

Pyramontyal.

Andreas Peter La Gänge, geb. zu Clugnoten  
1710, stud. an dem Hofschole, nahm den Namen  
Pyramontyal an, und widmete sich der Mathema-  
tik und Philosophie. Im Jahr 1743 entführte  
er eine seiner Schülern, die sich als Kind  
bühnisch verkleidete, wurde in Lenz mit ihr  
großmüthig, und kam 1752 nach Berlin,  
hier wurde er Mitglied der Akademie und  
gründete eine Erziehungsanstalt. Seine Anst.  
wurde Hofschule bei der Prinzessin Heinrich.

Jahr. zu Berlin 1764, 3 Sept. Er bekam das  
Liebes, als er verfuhr, dass nicht er, sondern  
sein Kind Louisant zum Direktor der  
Ecole militaire ernannt worden.







Préinmontal.



1755.

Monsieur,


L'Assemblée publique de jeudi me jette dans un nouvel embarras. Est-ce toujours le tour de notre Classe? et dois-je lire, ou ne dois-je pas lire? je vous prie de me faire d'incertitude.

J'ai l'honneur de présenter mes respects à Madame, et d'être avec une parfaite considération,

Monsieur,

Le 4 Mars. W. T. H. et T. O. S.

De Préinmontal





à

Monsieur,

Monsieur le  
Professeur Forman

Chez  
Luy.





Monsieur,

Je reçois votre déclaration avec un sensible plaisir. Je m'atens à tout, et suis prêt à tout. Il n'y a que de la part des personnes que j'aime et que j'estime, que les mauvaises facons m'entrent au cœur. Envoyez-moi, je vous prie, pour une couple d'heures, ce terrible extrait, dont on me parle depuis quinze jours. j'iroi vous le rapporter moi-même immédiatement après le dîner. j'ai appris que vous étiez malade, et j'y prens toute la part possible. Je veux vous assurer de vivre vain encore plus que par ce billet, qu'il ne tendra pas à moi que pour un rayon d'amis, comme vous l'avez été dès le commencement. j'ai l'honneur de présenter mes respects à Madame, et suis avec une parfaite considération,

Monsieur,

Ce 9 avril

Votre très humble et très  
Obeissant serviteur  
De G. Moutval





my  
-lux

a Monsieur,



Monsieur Le  
Professeur Formey  
de

de Luy.



Prinmontval.



12. Mai 1755.

Monsieur,

je n'ai point parlé à M. de Maupertuis de la difficulté  
que vous m'avez faite. je ne vous redemandois mes pices que  
pour les lui remettre à lui-même, avec toutes les autres; ainsi que  
j'ai fait ce matin, moyennant des doubles que j'avois. Il avoit été  
surpris aussi bien que moi, que vous ne lui eussiez donné aucune  
notre de mon travail, et que ce soit le vain public que le lui  
ait fait connaître. j'apprens d'ailleurs qu'il est de veule, de transcrire les  
pices des académiciens sur les registres, et de rendre les originaux  
à leurs auteurs. Mes pices doivent être transcrites depuis longtemps;  
j'aurai donc pour que vous ayez la bonté de me les remettre.  
Pourquoi faut-il qu'avec l'inclination que je me mis toujours sentir pour  
vous, je voye à un pouvoir plus douteux que j'ai lieu de me plain-  
dre de vous? je n'en mis pas avec vous de courtoisie et  
d'estime, Monsieur, de vous et de Madame,

à Berlin  
le 12 mai 1755.

Le très humble et très obéissant  
serviteur de Prinmontval

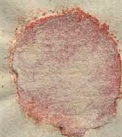




à

Monsieur,

Monsieur le Professeur  
Lormey,



Chez  
Luy  
52



Prinmontzel.



1757.

Monsieur,

Le Dictionnaire de l'Académie Française décide que Louvoine s'écrit avec un l et que du reste j'en suis sûr; ainsi vous avez raison. Fortes la-dessus, je vous le redonne, et sur tout le reste, tel changement que vous jugerez à propos. Je ne comptois qu'un l sur l Ouverture passât. et quand j'y avois compté, je n'aurois nullement présumé de prescrire la forme du Programme. Mais il est un peu étrange de regarder la Ouverture comme plus philologique que photographique, cependant le bruit de M. Heineke fait voir qu'un mot d'avis ne sera jamais. j'ai l'honneur d'être avec une parfaite courtoisie,

Monsieur,

Quintin le 21 Mai

Mes très humbles respects, je vous prie, à Madame.

Votre très humble et très  
obéissant serviteur  
De Prinmontzel



P.<sup>r</sup> Maurice

le Professeur  
Lomney,



Sur lui



Monsieur,



- Ce n'est point pour rester en arrière de politesse avec vous, que je me contente de vous envoyer cet ouvrage plutôt que de vous le présenter moi-même, et d'aller pas non plus uniquement pour opposer politesse à politesse que j'ai l'honneur de vous l'offrir. Je compte bien vous aller rendre mes devoirs au premier jour. La cordialité que je me suis digné à mettre dans ce rapprochement, je routrais de tout mon cœur la trouver en vous. Il n'est pas sans doute trop besoin entre vous d'explications. Au lieu de discuter nos griefs, combien il sera plus court, et plus honorable, Monsieur, d'en effacer la mémoire de tout et d'autre par des procédés non équivoques! C'est à quoi je n'hésiterais pas à m'en tenir, s'il n'était question que du passé; mais voici le sujet de mon inquiétude. Mon second Volume, imprimé depuis quatre mois, ne paraît, et peut-être déjà en France et en Hollande: je ne l'ai plus en ma disposition. Il est vrai, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, qu'on en vendrait où je pourrais expressément de vous et de vos ouvrages, je le fais en des lieux qui exigent une sûreté ex- traordinaire. Mais il faut vous avertir que ces traits incertains qui se trouvent dans le premier Volume, se retrouvent, et plus piqués encore, dans le second. Quoique mon dessein n'ait point été d'abandonner qu'on vous les appliquât, plutôt qu'à d'autres, quels qu'ils soient, des outrages dont j'ai assurément bien de me plaindre, cependant vos ennemis, Monsieur, (et vous n'en manquez pas, non plus que moi,) vos ennemis et ceux qui sont plus persécutés que j'en ai jamais pu l'être, que vous y avez quelque part, tous ces gens-là vont saisir les applications et vous arguer de nouveauté. Lorsqu'il y a quelques supranas, à la fin d'un billet avec vous, vous ne lâchez pas de me faire une affaire d'autant qui me peut nuire,



Je vous avoue que je fus tenté de vous prendre au mot, et de courir droit sur  
m'en empêcha: mais si me fallut faire violence, j'ovais honte, en ne répondant  
point à cette avoue, de montrer une animosité opiniâtre et réfléchie, qui vult  
point dans mon caractère. Je ne puis plus tenir à la nouvelle attaque que votre  
vinte, vos attentions et votre grâce me portent, Monsieur, font à une seule  
liberté, et il ne dépendra pas de moi en vérité que la liaison qui venoit entre nous  
se soit durable. Je ne demande, et n'ai jamais demandé de votre amitié, que  
qui a soit de nature à vous compromettre. Si je vis cordialement et en bon  
confiance avec Monsieur Miron et de Beauvois, en leur laissant tout le  
droit de désapprobation, et même vivement, ce qu'ils ne jugent pas pouvoir app-  
rouver dans mes Lettres, je ne vois pas pourquoi je ne vivrais pas avec même  
pitié avec vous et avec tout autre, si vult avec l'Homme chez qui les Des-  
sentimens, fondés ou non, sont immortels. Ma femme qui ne cesse de m'écou-  
ter à l'opéra, vous a une véritable obligation d'une démarche qui me a été  
même: elle ne craint point de se rendre garant de la vérité de mon retour,  
aussi bien que du fond d'inclination, et de l'histoire avec laquelle j'ai l'honneur  
d'être,

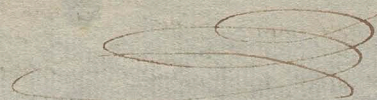
Monsieur,

A. Prentin,

à 29 Mars 1757.

Vous prie encore d'un et d'autre vos  
reçus à Madame.

Votre très humble et très obéissant  
serviteur, de Prementval





Primmontval.



12. Aug. 1757.

Monsieur,

La nouvelle marque que j'écris de votre amitié, me touche  
comme elle le doit, et je vous assure que je n'aurais de mon côté qu'à  
trouver une revanche; l'occasion, je l'espère, s'en présentera. Du reste je  
n'aurais point de votre côté. J'espère, je vous prie, sans façon la  
lettre de M. Rembault. Seulement, pour qu'il ne soit point dit  
que le champ est ouvert dans vos journaux contre moi, sous l'être  
jamais en une faveur, je vous prie d'insérer ma réponse à quelques  
uns des articles principaux dans le volume suivant. C'est une grâce  
que j'espère que vous ne pouvez me refuser. J'ai l'honneur d'être,  
en priant tout mes respects à Madame, avec une sincère con-  
viction,

Monsieur,

Ce 12 Août.

Votre très humble et  
très obéissant serviteur,  
De Primmontval



Dr Mouroux

le Professeur  
Fouquet de



Cher Monsieur





Monsieur,

Je vous suis obligée de la peine que vous avez prise en m'envoyant le billet de M<sup>r</sup> de Cévard: il me demande compte d'un paquet, que je n'ai pas reçu et dont je n'ai point entendu parler. Je joins ma réponse ici, puisque vous voulez bien vous en charger.

J'admire votre Stoïcisme, Monsieur, au milieu de tous ces troubles. Que d'alarmes! je vous avoué pourtant que sans un ordre exprès de M<sup>me</sup> la Princesse je n'auvois pas quitté mon cher Berlin. Dieu veuille nous y réunir tous promptement en joie et en santé. La fièvre qui m'a prise à Potsdam, et qui me tient encore, me prouve que je n'ai pas autant de fermeté que je m'en croyois: le malheur de tant de gens, cette triste dispersion et la cruelle incertitude où nous vivons, me mettent dans un état difficile à décrire. Dieu veuille encore un coup, nous réunir et envoyer le bon vent dont vous parlez.

Je vous remercie, Monsieur, des nouvelles que vous me donnez de Madame la Grande Chancelière; M<sup>lle</sup> Manon m'a fait le plaisir de m'écrire, sa chère Maman y a joint quelques lignes, M<sup>lle</sup> Babet en a fait autant: elles sont toutes en bonne santé et paroissent être agréablement.



je vous charge, Monsieur, de présenter les assurances de mon respect à M<sup>r</sup> le Grand chancelier, persuadé que vous vous en acquitterez avec plaisir.

J'ai toujours rendu justice à la droiture de vos sentimens, vous n'en devez pas douter : si tout le monde pensoit comme moi à votre égard, vous n'aurez à vous plaindre de personne assurément: rendez moi la pareille, Monsieur, et soyez persuadé que je suis et serai toute ma vie avec la plus parfaite considération,

Monsieur,

à Magdebourg,  
ce 2 novembre 1754.

Votre très humble et  
très obéissante servante  
M. M<sup>r</sup>. De Grémontval.





Monsieur,

je vous remercie de l'avis que vous me faites la grace de me donner. je n'étois pas sous quelque inquiétude sur ce sujet; car je desirois fort que la suite de ma Théologie de l'Être parût dans le volume de cette année, ainsi qu'il convient; et je suis de divers endroits qu'on s'obstine de l'avoir. Au reste je ne crois pas que la chose presse encore. j'ai quelques changements à faire: j'ai prié M. Sauri de chercher la sixe dans mes papiers et de me l'envoyer; je la renverrai dans quelques semaines. Pour ce qui est de la Réponse à M. Reinhold, il faut attendre d'autres conjonctures. je n'ai nullement la tête métaphysique. Savez-vous comment je vis? je suis dès midi chez M. de Berond, et il est fort rare que je sois rentré chez moi avant minuit. Le soir à neuf heures, je n'ai pas trois heures pleines pour mes lettres, quelques lectures, et quelques visites à faire ou à recevoir. Le reste de la journée, je la passe presque entier avec mes chères élèves académiques, à lire, à déclamer, à chanter, à danser, à folâtrer, pour chasser de mon mieux la profonde mélancolie qui me dévore. Il ne falloit en vérité pas moins



que cette aimable société pour me rendre la vie supportable. Quand reviendrai-je Berlin? Quand me réunirai-je à cette chère moitié que je n'avois pas quittée un seul jour en près de dix-sept ans? Hélas! je n'en sais rien. Dieu veuille seulement que tout ne soit pas fini pour nous! - - - -

M. et M<sup>lle</sup> de Gérard vous remercient de vos civilités, et me chargent de vous en faire de réciproques. Ils ont remis votre lettre au jeune officier qu'ils trouvent tout-à-fait aimable. j'auvois dû souper avec lui jeudi; mais par grand extraordinaire je fus seul chez M. de Rapin. j'ai l'honneur de présenter mes respects à Madame. Mes complimens, je vous prie, et mes amitiés à nos chers confreres avec qui vous me savez quelque liaison, mais particulièrement à M<sup>onsieur</sup> Le Febvre, Abriau et Beausobre. Croyez-moi avec un sincere attachement et une parfaite estime,

Monsieur,

A Weibitz,  
ce 26 novembre, 1757.

---

Votre très humble et très  
obéissant Serviteur,  
de Prémontval



Monsieur,

Comme je n'ai point eu de l'année, ni même depuis  
le commencement de la présente, et que c'est demain  
le dernier jour de notre classe, j'ai compté être sous dix  
feuillets. Il est du devoir de chacun de vous de fournir  
un mémoire au moins par an, et je suis bien aise de ne  
donner aucune prise sur moi. Je vous prie donc,  
Monsieur, d'avoir la bonté de me laisser le charge  
libre. Je l'espère avec d'autant plus de confiance, que  
je suis convaincu que vous avez ignoré mes intentions.  
J'ai l'honneur d'être, en particulier mes respects à  
Madame, très respectueusement,

Monsieur,

A Paris  
ce 29 novembre 1758.

Votre très humble et très obéissant  
serviteur, J. de Préfontaine



A. M. M. M.

Professor Young

6



Primmontal.



q. Ex. 1758.

Monsieur,

Il y a environ un an en ce temps-ci, qu'étant à Stettin vous me fîtes la grace de m'écrire, pour me demander la suite de ma Bière qui a pour titre Théologie de l'Étre De, dont le commencement se trouve dans le Tome de vos Mémoires de 1744. j'eus l'honneur de vous y répondre, que je vous étois obligé de votre attention, et que je ne manquerois pas de vous l'envoyer, mais que j'aurois besoin de quelques semaines. je n'aurois garde de peure, Monsieur, que cela pourrât se font. Cependant j'appris bientôt qu'il n'étoit plus temps et de bonne part. j'avoue que dans les conjonctures d'alors je n'eus pas de peine à m'en courager, et je vous le témoignai bien à mon retour. Cette année-ci, il me venait qu'il alloit sous dire, que je pouvois compter sur l'envoi de ma Bière, ou même d'une autre qui a pour titre Étude de l'Étre, et que j'ai tûe vers le commencement de l'année dernière. j'ai donc lieu de m'étonner que vous ne m'en parlez point. Lorsque, je vous prie, Monsieur, à la franchise que vous m'avez promise de mettre dans tous vos procédés à mon égard. j'ose me la rappeler, surtout plus que je ne croirois pas que vous pourriez vous plaindre de la durée des miens.

j'ai l'honneur d'être, en joignant mes respects à Madame, avec une sincère considération,

Monsieur,  
A Berlin


le Jeudi 9 Décembre 1758.

Valentin Hurstel et fils aînés  
Secrétaires de Primmontal

Je garde encore les Commentaires de César quelque temps avec votre permission.



A Monsieur



Monsieur le Professeur  
Forney Secrétaire  
de l'Académie  
des Sciences,

chez lui.





Monsieur,

Je veux vous confirmer par écrit ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de vive voix. Mon retour est sincère : je ne doute point que le vôtre ne le soit de même. Il y a longtemps que je crois m'apercevoir que nos deux Coeurs se rapprochent ; et si j'ai combattu, je ne le dissimule pas, l'inclination du mien, & a été pour m'en assurer mieux. Le desir d'entretenir une Amitié courante, me fait prendre aujourd'hui une Précaution sur l'unique chose qui pourroit vous faire de la peine. Je voudrais, Monsieur, éviter le malheureux Ouvrage Monument de nos Divisions : je voudrais au moins pouvoir le former imparfait ; mais je n'en suis pas le maître. Il y a plus : on a commencé une seconde Edition, et les trois premières Parties qui manquoient sont réimprimées depuis plus de quatre mois. La Quatrième manque encore, et on va la réimprimer ; mais elle vous concerne peu. Pour les Parties du second Volume, il n'y a pas besoin de nouvelle Edition, parcequ'on en a tiré d'avance ce qu'il falloit. J'acheverai l'Ouvrage, puisqu'il le faut, mais de façon, Monsieur, à ne point vous compromettre ; et je vous donne ma Parole d'honneur qu'autant de

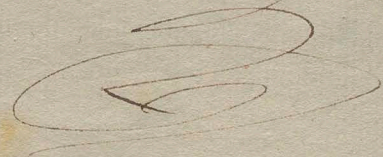


fois que ce qui précède me passera par les mains, ce sera pour moi autant  
de Coups sensibles, qui vous en feront une route de satisfaction. Si ces Dispo-  
sitions ne vous sont point désagréables, je vole dans vos bras résolu de ne  
rien réparer de ma Vie. Ma Femme vous le ratifie, en vous présentant  
ses Civilités. J'ai l'honneur de présenter les miennes à Madame, en  
vous félicitant cordialement l'un et l'autre des Bénédiction que vous  
avez reçues depuis peu dans votre Famille. Faites-moi la grace de me  
croire avec les Sentimens d'un véritable Coufre,

Mouricux,

A Berlin,  
le 25 Novembre 1763.

Votre très humble et très  
obéissant Serviteur  
de Breinontval





Monsieur et très cher Confrere,

Voici ce que vous avez eu la bonté de m'envoyer  
de la Gazette littéraire de l'Europe. (Numero 5 man-  
que.) Cet Ouvrage est très bien fait. Son mérite  
est cause que je suis un peu plus mortifié que je  
n'étois du mauvais tour qu'on donne à mon  
Discours sur Locke. D'un autre côté, dans le  
dessein où je suis d'écrire à M. Arnaud, il n'est  
pas mal que j'ai fait cette lecture; je voulois  
écrire avec beaucoup de politesse, et ce sera avec  
une véritable estime. Comptez sur celle avec  
laquelle j'ai l'honneur d'être, cordialement,

Monsieur et très cher Confrere.

Mes respects à Madame  
je vous remercie de votre  
ponctualité

ce 28 avril

Votre très humble  
et très obéissant  
serviteur,  
de Bremontray



Preussische  
Staatsdruckerei  
Berlin



Monsieur,



je vous remercie de votre Attention: j'accepte avec plaisir l'Offre que vous me faites, je lierai la Suite, et peut-être même la fin de ma Psychocratie, du moins le Nouveau où je démontré la simplicité de l'âme et celle des Eléments du Corps. Sappard que vous avez, comme on le dit, M. d'Allemant à cette Assemblée, j'attacheroi de présenter les choses de façon qu'il y ait pour lui le moins d'inconvénient qu'il soit possible à n'avoir pas vu ce qui précède.

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite  
Cordialité,

Monsieur,

Mes Respects  
à Madame.

le 11 août.

Votre très humble et  
très obéissant serviteur  
de Brémontval



[1763]

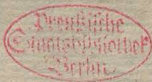


Roumontgal au Doyen.

Leipzig, 13. Aug. 1764.

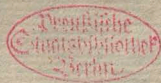
Roumontgal.

Je vous ai écrit deux fois la semaine dernière, et  
les possibilités quatre fois. - je vous avoue que je  
ne pouvais rien au si il y ait plus d'âme et plus  
de cœur, et moins de ce qu'on appelle esprit  
pour me servir de vos expressions. Cette  
Bretagne, aussi bien que Lorraine, et Tübingen et Meise,  
et Rohrbach se se se, méritait d'être faite  
par le plus honnête homme du monde, et mal-  
heureusement est par un Sclérot. mais ce Sclérot  
n'en est pas moins, selon moi l'Épigramme  
Poète qui ait jamais été. Les moins des  
Ouvrages sont les plus beaux qui es-  
sent dans votre langue, et qu'on se  
lis un ouvrage, je ne pense jamais à l'é-  
crire. Si le Sclérot n'était que grand  
Poète, il n'y aurait point de mal, mais  
il est aussi Philopète et potageable. Philo-  
pète, et cependant très propre à causer  
de sa réputation, dit la légende.





je ne comptois, Monsieur et très cher  
Compagnon répondre à votre Brevet que dans une  
prochaine Visite que je me proposois de vous rendre.  
Mais je visus justement de retour, de oure à  
midi, avec le Comte de Schaffgotsch, deux fois,  
le cinquiesme et six de Europe, après l'avoir déjà  
vu avec lui deux fois la semaine dernière, et  
les précédentes quatre fois. Je vous avoue que je  
ne savois rien ou si il y ait plus d'ame et plus  
de coeur, et moins de ce qu'on appelle esprit,  
pour un serin de vos expressions. Cette  
Bonne, avec bien que Lantoniis, et Zini et Mère,  
et Robinet de de de, méritoit d'être faite  
par le plus courtois homme du monde, et mal-  
heureusement est par un Scilicet. mais ce Scilicet  
n'en est pas moins, selon moi l'epitheton  
Ovide qui ait jamais été. Les autres ces  
Ouvrages sont les plus beaux qui eussent  
sont dans votre langue, et qu'on ne  
lit un ouvrage, je ne pense jamais à l'heu-  
reux. Si le Scilicet n'était que grand  
Dieu, il n'y auroit point de mal, mais  
il est aussi Philopie et potageable Philo-  
pne, et cependant très précieux à cause  
de sa réputation, est la légende.





Ma Femme, et le petit Louis, et  
ses camarades et moi, nous vous  
embrassons de tout notre cœur en  
assurant Madame de nos très humbles  
repects.

permis avec toute la simplicité et toute  
la cordialité possible, si l'empêchement  
a tant,

Monsieur et très cher Cousin,

Votre très humble  
A Berlin et très obéissant  
le 13 août 1764. Louis et Anri  
de Bremonet

Fin